

ORTHODOXIE

N° 173 | 📄 | MAI 2019

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES
SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,
PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE
04 11450010
0616804541

NOUVELLES

Joël, notre fidèle nous a quitté pour une vie meilleure.

Mémoire éternelle !

Ci-joint en photo.

Le père Alexandre, d'origine russe, a été sacré évêque pour la Russie.

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien



TABLE DE MATIÈRE

- HYMNE 42 DE SAINT SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIE
- UN TÉMOIGNAGE REMARQUABLE PROVENANT DE L'OBLAST DU DON
- HOMÉLIE POUR LE DIMANCHE DE THOMAS
- LE RENIEMENT DE PIERRE
- LES ACTES DE SAINT MAMAS



Le chœur pieux des femmes amies de Dieu demeurait attaché par l'amour au sépulcre du Maître et elles attendaient de voir resplendir à nouveau la Vie qui sortirait, d'une «tombe taillée dans le roc.» A ces femmes toutes en pleurs, deux anges, lumineux et éblouissants comme des éclairs, annonçaient la bonne nouvelle. Par leur visage radieux et souriant, ils montraient que la joie du



monde était ressuscitée, et ils blâmaient les femmes de penser à tort que la Vie était encore cachée dans le sépulcre et de «chercher celui qui est vivant parmi les morts.» Ils leur faisaient des reproches et leur criaient : «Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Jusques à quand resterez-vous ainsi dans l'erreur, à pleurer ? Jusques à quand allez-vous considérer comme mort celui qui est vivant et dispensateur de vie ? Elle est ressuscitée la Lumière, comme elle l'avait prédit, au troisième jour. Le sépulcre ne recouvre plus celui qui avait recouvert la terre par le ciel. Il n'est plus lié par des langes, celui qui, d'un seul mot, a dénoué les liens de la mort. Partez joyeuses, et courez annoncer aux apôtres «la bonne nouvelle de la Résurrection.» Ces femmes donc, que leur sexe inclinait au pessimisme et qui s'attachaient encore, à cause de l'amour qu'elles portaient à Dieu, voilà qu'un message aussi important, transmis par des anges, suffisait à lui seul pour les consoler et pour apaiser leur chagrin. Cependant aux églises du Crucifié répandues sur toute la terre, les bergers de la grâce annoncent aujourd'hui la bonne nouvelle, en usant des paroles sacrées de Paul, avec lesquelles je vous crie, moi aussi, dans l'allégresse : «Le Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui se sont endormis.» A lui la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Du bienheureux Jean, évêque de Béryte, pour la résurrection de notre Sauveur.

HYMNE 47

(saint Syméon le Nouveau Théologien)

Le commencement de la vie, pour moi, c'est le terme,
 et le terme, pour moi, le commencement.
 D'où je suis venu, je l'ignore; où je suis, je ne sais,
 et maintenant où je m'en irai, je ne puis le connaître, malheureux !
 Je nais terre, de la terre, et corps, d'un corps
 corruptible, oui, d'un être corruptible : et, mortel que je suis,
 je passe un peu de temps sur terre à vivre dans la chair et je meurs et,
 au sortir de cette vie, j'en commence une autre.
 Je laisse dans la terre mon corps destiné à ressusciter,
 à vivre une vie sans fin jusque dans les siècles.
 Maintenant, donc, jette les yeux, Dieu; maintenant, laisse-toi attendrir, Unique,
 maintenant, prends-moi en pitié ! Voici, ma vigueur m'a abandonné,
 me voilà proche de la vieillesse, Sauveur, aux portes de la mort.
 Le Prince de ce monde arrive, il veut venir inspecter
 mes œuvres et mes actions, mes hontes, mes sacrilèges;
 les bourreaux sont là, ils me regardent avec sévérité
 et ils attendent l'ordre de saisir et d'entraîner
 dans le gouffre d'enfer, ô Sauveur, mon âme infortunée.
 Toi donc, le Miséricordieux par nature, toi le seul ami de l'homme,
 le Seigneur de compassion, alors aie pitié de moi,
 et ne me garde pas rigueur, ne m'abandonne pas,
 ne donne pas champ libre à mon ennemi, au Rusé
 qui, à toute heure, m'accable de menaces,
 rugissant contre moi, grinçant des dents,
 et qui me dit : «Où mets-tu ta confiance ? comment espères-tu
 échapper à mes mains sous prétexte que tu m'as abandonné pour accourir
 vers le Christ, et que tu viens juste de mépriser mes commandements ?
 Mais tu ne te sauveras pas, non ! – et où donc irais-tu ?
 Jamais, non jamais tu ne pourras m'échapper,
 moi qui ai chassé du Paradis Adam et Ève,
 moi qui ai fait de Caïn l'assassin de son frère,
 moi qui, lors du déluge, ai fait tomber misérablement
 dans l'égarément et la mort redoutables tous les hommes d'un seul coup,
 les ayant totalement séduits par mes ruses,
 moi qui ai égaré David dans (les voies) de l'adultère et du meurtre,
 moi qui ai suscité une guerre contre tous les saints;
 et en ai fait périr beaucoup – toi, m'échapper !
 comment peux-tu avoir cette confiance, cet espoir, débile comme tu es ?»
 A ces mots, (ô mon) Maître, mon Dieu, mon Créateur,
 auteur et juge de ma vie, qui as puissance
 sur mon âme et mon corps pour les avoir façonnés l'un et l'autre,
 je crains, je tremble, je frissonne des pieds à la tête, malheureux !
 Le Rusé me dit, ô mon Christ, il me met en l'esprit ces mots :
 «Regarde, tu ne veilles pas ! regarde, tu ne jeûnes pas !
 Regarde, tu n'es pas homme de prière ! tu ne fais pas de métanies !
 tu ne montres pas d'effort comme jadis, à tes débuts !
 C'est pour cela et pour rien d'autre que je te séparerai du Christ
 et que je te prendrai avec moi dans le feu inextinguible !»
 Pour moi, je le sais Maître, jamais je n'ai compté
 sur mes œuvres ou mes actions pour le salut de mon âme :
 c'est en ta miséricorde, Ami de l'homme, que je me suis réfugié,
 dans la confiance que tu me sauveras gratuitement, ô très Compatissant,
 que tu me prendras en pitié, toi qui es Dieu, comme jadis la pécheresse
 et comme le fils prodigue quand il dit : J'ai péché.»

Dans cette foi j'ai couru, dans cette confiance je suis venu,
 dans cette espérance, Maître, je me suis approché de toi.
 Alors, que celui-là ne vienne pas maintenant s'enorgueillir contre moi, ton serviteur,
 qu'il ne dise pas : « Où est ton Christ, où donc ton Protecteur ?
 n'est-ce pas lui, lui-même qui t'a livré entre mes mains ? »
 Car s'il arrive à me tromper, s'il arrive à me faire prisonnier,
 il ne le mettra pas au compte de ma volonté ni de ma lâcheté,
 mais il attribuera tout à ta défection, et il me parlera de la sorte :
 « Vois en qui tu as confiance, vois à qui tu as eu recours,
 vois celui dont, tu te croyais aimé, dont tu te croyais chéri,
 et pour qui tu te flattais d'être un frère et un ami,
 un fils et un héritier, – vois comme il t'a abandonné
 et livré entre mes mains à moi, ton ennemi !
 (vois comme) il t'a subitement tourné le dos, subitement pris en haine ! »
 – Ne m'abandonne donc pas, Sauveur, (ne permets pas) que j'entende ces mots,
 ne me laisse pas devenir une occasion d'opprobre pour toi, mon Dieu,
 ne (le souffre pas), Roi, Seigneur, qui jadis à ces ténèbres,
 à ces mains, à cette gueule m'a arraché
 pour me placer libre dans la lumière, dans la lumière !
 Car te voir me blesse au-dedans de mon cœur.
 Je n'ai pas la force de te regarder, mais ne pas te regarder, j'en suis incapable.
 Ta beauté est inaccessible, ta splendeur sans pareille,
 ta gloire incomparable : et qui, jamais t'a vu
 ou pourrait te voir tout entier, toi, mon Dieu ?
 Quel œil, en effet, aura la force de contempler le Tout ?
 mais ce qui est au-dessus du Tout, quel esprit le saisira
 et pourra comprendre ou se rendre totalement coextensif
 à sa totalité, et contempler Celui qui tient ensemble tous les êtres,
 qui est en dehors de tous et qui remplit le Tout et tout (ce qu'il contient)
 et, d'une manière inexprimable, se retrouve toujours lui tout entier en dehors ?
 Et pourtant je te vois, tel un soleil; je te regarde, telle une étoile
 et je te porte dans mon sein comme une perle,
 je te regarde, comme une lampe allumée au-dedans d'un vase.
 Mais parce que tu ne grandis pas, que tu ne me rends pas tout entier
 lumière et ne te montres pas tout entier à moi, tel et aussi grand
 que tu es, il me semble ne pas te posséder du tout, toi ma vie,
 et je gémiss, comme un homme tombé de la richesse dans la pauvreté,
 et de la gloire dans le déshonneur, dépourvu de tout espoir.
 Ce que voyant, l'Ennemi me dit : « Pas de salut pour toi,
 car voici, c'est, l'échec, c'est la ruine de tous tes espoirs,
 parce que tu n'as plus devant Dieu ta confiance d'antan ! »
 Et je ne lui réplique pas un mot, je ne lui fais pas cet honneur, mon Dieu,
 mais je lui souffle dessus, et tout aussitôt il disparaît.
 Ainsi, je t'en prie, Maître; ainsi, je t'en supplie,
 accorde-moi cette miséricorde, mon Sauveur,
 que pour moi le jour où mon âme sortira de mon corps,
 je puisse d'un simple souffle, couvrir de confusion
 tous ceux qui viendront m'attaquer, moi, ton serviteur;
 que je puisse franchir le pas sans dommage,
 protégé par la lumière de ton Esprit, et me tenir face à ton tribunal,
 ayant avec moi, Christ, ta grâce divine
 pour me protéger et m'épargner toute confusion !
 Qui donc, en effet, oserait paraître devant toi
 s'il n'est revêtu de cette grâce, s'il ne la possède
 au-dedans de lui et n'est illuminé par elle ?
 Comment un homme, quel qu'il soit,
 pourra-t-il seulement contempler la gloire insoutenable ?
 Oui, comment l'homme sera-t-il capable de lever les yeux vers la gloire de Dieu,

et la nature, l'humble nature humaine, vers la nature divine ?
Car Dieu est incréé, et nous tous créatures;
Lui est impérissable – nous périssables et poussière;
Lui esprit et au-dessus de tout esprit
en tant que Créateur des esprits et leur Maître
– nous, chair tirée de la poussière, substance terreuse;
Lui, Créateur de tous, sans commencement, insaisissable,
– nous, à la fois vers, boue et cendre.
Lequel d'entre nous pourra jamais, le moins du monde,
par sa propre force ou ses efforts Le voir
si Lui-même n'envoie son Esprit divin
et ne confère, grâce à Lui, à l'infirmité de notre nature
vigueur, force et puissance, si Lui-même ne rend l'homme
capable de contempler sa gloire à Lui, sa gloire divine !
Car, autrement, pas un homme ne verra ou n'aura la force
de contempler le Seigneur venant en gloire.
C'est ainsi que les injustes seront séparés des justes
et que les pécheurs seront engloutis par l'obscurité,
tous ceux qui dès ici-ba ne posséderont pas en eux la lumière :
mais ceux qui dès cette vie lui étaient conjoints,
alors aussi ils seront conjoints à Dieu,
d'une manière mystérieuse et très réelle,
ils demeureront inséparablement dans son intimité;
ceux qui au contraire auront quitté cette vie, séparés de sa lumière,
comment, alors, deviendront-ils un avec Lui, de quelle façon ?
C'est ce que je veux apprendre de vous ou bien vous enseigner :
Dieu s'est fait homme, il s'est uni aux hommes,
il a partagé notre humanité et il a donné part à tous ceux
qui croient en Lui et manifestent leur foi
par leurs oeuvres, part et communion à sa divinité.
C'est donc eux et eux seuls qui sont sauvés, a-t-il dit,
ceux qui partagent sa divinité à Lui,
comme Lui-même a partagé notre nature, Lui le Créateur de tout,
selon le témoignage de Paul que l'Église du Christ
doit devenir l'unique corps du Maître, (corps) divin,
sans tache, sans défaut non plus, exempt de toute ride
– ce corps qui n'est autre que les fidèles et dont le Christ est la tête.
Si donc il doit en être ainsi, comme c'est bien le cas,
qui, alors, qui osera, étant sale, le toucher ?
qui donc, indigne, s'attachera à lui ?
Si en effet, dès maintenant, on exclut de l'Église
les pécheurs et qu'on les retranche de toute communion,
ou plutôt si l'on interdit, jusqu'à la vue des choses divines
à ceux qui ne sont pas saints, comment, hélas !
comment donc, alors, s'uniront-ils au corps très pur de Dieu,
deviendront-ils membres du Christ, alors qu'ils sont souillés ?
Cela n'est pas possible, frères, cela n'arrivera jamais !
Maintenant ceux qui sont séparés du Corps divin, c'est-à-dire de l'Église
et du chœur des élus, dis-moi, où donc iront-ils ?
en quel royaume, en quel lieu, je te le demande, espèrent-ils habiter ?
puisque assurément le paradis, le sein d'Abraham
ou tout autre lieu de repos est réservé aux sauvés,
et qu'assurément les sauvés ce sont tous les saints,
comme toute la divine Écriture en témoigne et (nous) l'enseigne.
Nombreuses, certes, sont les demeures, mais à l'intérieur de la salle des noces.
De même en effet qu'il n'y a qu'un ciel, et dans le ciel des astres
qui diffèrent entre eux en honneur et en gloire,
de même il n'y a qu'une salle des noces, qu'un Royaume :

bien plus, le paradis, la cité sainte
 et tout autre lieu de repos n'est autre que Dieu seul.
 Pas plus en effet qu'il n'a de repos en cette vie,
 l'homme qui ne demeure pas en Dieu et Dieu en lui,
 pas davantage aussi après la mort, en dehors de ce Dieu seul,
 il n'y aura, je pense, de repos ou de lieu sans chagrin,
 de lieu totalement affranchi de gémississement et d'affliction.
 Hâtons-nous donc, frères, hâtons-nous avant le terme
 de nous attacher à Dieu, le Créateur de tout,
 qui est descendu sur terre pour nous malheureux,
 qui a incliné les cieux et s'est caché des anges,
 qui a habité dans le sein de la Vierge sainte,
 qui d'elle a pris chair, sans mutation, d'une façon ineffable,
 et qui en est sorti pour notre salut à tous.
 Or notre salut n'est rien d'autre que ceci,
 comme souvent nous l'avons dit et allons encore le redire
 – non que nous parlions de nous-mêmes mais c'est la bouche de Dieu
 qui a manifesté la grande lumière du siècle à venir – :
 le royaume des cieux est descendu sur terre,
 ou plutôt le Roi souverain des êtres d'en haut et des êtres d'en bas
 est venu, il a voulu nous devenir semblable
 afin que tous nous recevions de Lui, comme d'une lumière,
 et devenions lumières secondes, semblables à la première,
 afin que nous entrions en partage du royaume des cieux,
 qu'eu même temps nous ayons part à sa gloire et soyons héritiers,
 des biens éternels que nul n'a jamais vus.
 Ces biens qui ne sont autres – c'est ma conviction, c'est ma foi que j'affirme –
 que le Père, le Fils et le saint-Esprit, Trinité sainte :
 voilà la source des biens, voilà la vie de tout ce qui existe,
 voilà la jouissance et le repos, voilà la robe et la gloire,
 voilà la joie inexprimable et le salut de tous ceux
 qui reçoivent quelque chose de son ineffable illumination
 et ont conscience d'être en communion avec lui.
 Écoutez : la raison pour laquelle il est appelé Sauveur
 c'est qu'à tous ceux à qui il s'unit, il procure le salut;
 or le salut c'est d'être délivré de tous les maux
 et de trouver du même coup tous les biens pour toujours :
 la vie au lieu de la mort, la lumière au lieu des ténèbres
 et, au lieu de l'esclavage des passions et des actions infâmes,
 la liberté totale accordée à tous ceux
 qui se sont unis au Christ, Sauveur de tous les êtres :
 alors ils posséderont, sans plus pouvoir la perdre, toute joie,
 toute allégresse, toute béatitude,
 tandis que ceux qui sont, tant soit peu séparés de lui,
 qui ne l'ont pas cherché, qui ne se sont pas unis avec lui
 ni arrachés à l'esclavage des passions et à la mort,
 ils ont beau être rois, ils ont beau être puissants, ils ont beau être princes,
 ils ont beau se croire dans les délices, la béatitude et la jouissance,
 s'imaginer qu'ils nagent dans le bonheur,
 jamais ils n'obtiendront une béatitude
 comme la possèdent les serviteurs du Christ,
 ceux qui sont libres de tout désordre des convoitises,
 des voluptés et de la gloire, (béatitude) indicible, totalement ineffable,
 que nul jamais ne connaîtra, ne concevra ou ne verra
 s'il ne s'est sincèrement et ardemment attaché au Christ
 et ne s'est mêlé à lui dans une union inexprimable,
 Lui à qui appartient gloire et honneur, louange et cantique
 de toute la création et de tout ce qui respire, pour les siècles. Amen.

UN TÉMOIGNAGE REMARQUABLE PROVENANT DE L'OBLAST DU DON

Saint Jean de Kronstadt

Ceci se passa en l'an 1902. Dans l'Oblast du Don, au village de Cheptoukhovo vivait le propriétaire terrien Nikolaï Alexandrovitch Poliakov. Son domaine était immense. On ne sait s'il lui était échu en récompense pour ses services dans l'armée, ou par héritage, de son père. C'était un homme dur et sévère, et que Dieu ne le permette, si du bétail appartenant à autrui venait à paître sur ses terres, il entraînait en grande colère et punissait le propriétaire des bêtes. Ils étaient nombreux à ne plus oser le regarder en face après avoir subi pareil coup de semonce. Il ne croyait pas en Dieu, ni en ce qu'on écrivait à l'époque au sujet du Père Jean. Il ne croyait en rien dont il n'ait fait lui-même l'expérience.

Un jour, il arriva à Kronstadt et se rendit sans détour chez le Père Jean, et malgré qu'une foule de gens attendait patiemment que chacun suive son tour pour rencontrer Batiouchka, lui, Poliakov, espérait qu'en sa qualité de grand barine, on lui permettrait de passer avant tous. Mais rien à faire! Poliakov n'était pas suffisamment patient pour attendre et jouait des coudes pour avancer. Le Père Jean remarqua ce qui se passait et il l'appela en citant son prénom, son nom et son patronyme, ajoutant: «*Ne te presse pas tant pour venir ici. Tu ferais mieux de te hâter de rentrer chez toi et de te repentir de tes actes*».

Les paroles du Père Jean effrayèrent très fort le hobereau. Il cessa de se pousser en avant et s'en retourna chez lui, prenant conscience de ce que le Père Jean était en vérité un homme clairvoyant.

Rentré en sa demeure, il commença une vie nouvelle. Il n'offensait plus autrui, ou lorsqu'il le faisait, il demandait ensuite pardon. Il distribua une grande part de ses propriétés, ne conservant qu'une centaine de déciatines pour ses enfants (il avait une grande famille). Il commença à aider les pauvres et les indigents. Sa nouvelle réputation se répandit loin. Les nécessiteux se mirent à affluer auprès de lui, et personne ne s'en allait froissé, ou sans avoir reçu de l'aide.

Son épouse n'était pas satisfaite de son nouveau comportement, mais il n'y accorda aucune attention et continua à bien agir. Chaque dimanche, il se rendait à l'église en compagnie de sa famille, allumait des cierges devant les saintes icônes. Il faisait des grandes métanies pendant toute la liturgie, et à la fin de celle-ci il faisait l'aumône aux pauvres.

A Cheptoukhovo, l'église était construite en bois. On décida d'en ériger une en briques. Une grande foule assista à la cérémonie de la pose de la première pierre; clergé, haute société, simple laïcs. Autour du futur édifice, on avait installé des tentes, pour le clergé et la haute société d'un côté, pour les laïcs de l'autre. A la fin de la cérémonie, le Barine Poliakov rassembla tous les pauvres et les boiteux et les installa autour des tables préparées pour le clergé et la haute société, et il assura le service lui-même. De nombreux murmures s'élevèrent contre lui, mais ils n'eurent aucun effet. Il dit «*Ce sont mes meilleurs invités. C'est peut-être bien le dernier repas que je partage avec eux*».

Peu de temps plus tard, il envoya un télégramme au Père Jean, expliquant qu'il souhaitait aller le voir. Mais le Père Jean répondit en envoyant lui aussi un télégramme qui disait : «*Pour toi, l'heure n'est plus à venir ici, il vaut mieux que tu te prépares au long voyage !...*» Et effectivement le Barine Poliakov tomba malade, s'alita une semaine et communia aux Saints Dons. Alors que sa famille était réunie avec des connaissances et des voisins dans une grande pièce voisine de sa chambre, tous virent entrer un moine portant sur la poitrine une croix faite d'arêtes de poisson. Il passa devant eux sans leur adresser un mot et entra dans la chambre du malade. Tous attendirent, longtemps, que le moine sorte de la chambre. S'étonnant de ce qu'il pouvait faire aussi longtemps auprès du malade, ils furent gagnés par l'inquiétude et entrèrent dans la chambre.

Ils constatèrent que le malade était déjà mort, et que sur sa poitrine se trouvait la croix que portait le moine. Mais de celui-ci, il ne restait aucune trace. Ils furent stupéfaits car il n'existait pas d'autre issue que la porte de la chambre. On veilla le corps du Barine Poliakov durant une semaine, le temps que tous ses enfants puissent venir rendre un dernier hommage à leur père. Et on inhuma ensuite le corps du défunt à côté de l'église.

Le texte ci-dessous est traduit du livre

«Le Père Jean de Kronstadt» de I.K. Sourskii. (dans : <http://www.lalorgnettedetsargrad.gr>)

HOMELIE POUR LE DIMANCHE DE THOMAS

Huit jours après, les disciples de Jésus étaient de nouveau dans la maison, et Thomas se trouvait avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées, se présenta au milieu d'eux, et dit : «La paix soit avec vous !» Puis il dit à Thomas : «Avance ici ton doigt, et regarde mes mains; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté; et ne sois pas incrédule, mais crois.» Thomas lui répondit : «Mon Seigneur et mon Dieu !» Jésus lui dit : «Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru !» Jésus a fait encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. (Jn 20,26-31)



Le dimanche qui suit Pâque s'appelle *Dimanche de Thomas* ou aussi *Antipâque*. En ce cas, *anti* ne veut pas dire *contre* – comme pour *antichrist*, – mais «en face».

Décortiquons un peu cette fête paradoxale. Le Christ ne fit aucun reproche à Thomas qui ne croyait pas à l'apparition dont les autres apôtres avaient été témoins. Thomas voulait en avoir la certitude. Si le Sauveur lui avait fait des reproches, cela aurait voulu dire que nous devrions accepter tout ce qui est surnaturel sans le mettre à l'épreuve : visions, songes etc. Il lui a juste dit de mettre sa main sur ses plaies et de n'être plus incrédule mais croyant. Nos pères nous mettent bien en garde concernant les apparitions, visions, etc. Si cela vient de Dieu, nous n'arriverons pas à nous y opposer, mais si le malin veut jouer à l'ange de lumière, la prudence s'impose.

Reprenons depuis le début : Le premier jour de la semaine, le dimanche, donc à Pâque, le Sauveur apparut d'abord aux myrophores et ensuite aux apôtres.

«En apprenant de la bouche de Marie-Madeleine la nouvelle de la résurrection, les disciples devaient ou refuser d'y croire, ou en y ajoutant foi, s'attrister de ce que le Seigneur ne les avait pas jugés dignes de le voir eux-mêmes ressuscité. Jésus ne les laisse pas une seule journée dans ces pensées, et comme la nouvelle qu'ils avaient apprise qu'il était ressuscité partageait leur esprit entre le désir de le voir et la crainte, lorsque le soir fut venu, il se présenta au milieu d'eux : *Sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples se trouvaient rassemblés, étant fermées, etc.*» (saint Jean Chrysostome (hom. 86 sur S. Jean)

«Huit jours après, les disciples de Jésus étaient de nouveau dans la maison et Thomas avec eux.»

Thomas était donc cette fois-ci présent. Il était déjà présent quand les deux disciples d'Emmaüs témoignèrent de l'apparition qu'il avait eu du Seigneur, mais Thomas n'était pas présent lors de cette apparition, ni de celle qu'eurent les dix disciples le matin de Pâque.

Le Christ avait bien gardé ses plaies comme preuve de sa passion, comme preuve de sa double nature, – humaine et divine –, et surtout comme preuve qu'il était vraiment ressuscité dans son corps, non plus matériel mais transfiguré.

Le grand Chrysostome dit : «Ce serait une question digne d'intérêt d'examiner comment un corps incorruptible pouvait porter la marque des clous, mais n'en soyez pas surpris, c'était un effet de la bonté du Sauveur qui voulait ainsi convaincre ses disciples que c'était bien lui qui avait été crucifié.»

De son côté, saint Augustin dit : «Jésus aurait pu, s'il avait voulu, faire disparaître de son corps ressuscité et glorifié toute marque de cicatrice, mais il savait les raisons pour lesquelles il conservait ces cicatrices dans son corps. De même qu'il les a montrées à Thomas, qui ne voulait point croire à moins d'avoir touché et d'avoir vu, ainsi il montrera un jour ces mêmes blessures à ses ennemis, non plus pour leur dire : *Parce que vous avez vu, vous avez cru*, mais pour qu'ils soient convaincus par la vérité qui leur dira : *Voici l'homme que vous avez crucifié, vous voyez les blessures que vous avez faites; vous reconnaissez le côté que vous avez percé, c'est par vous et pour vous qu'il a été ouvert, et cependant vous n'avez pas voulu y entrer.*» (du symb. aux catéch., 2,8)

Ailleurs, le même écrit : «Je ne sais pourquoi l'amour que nous avons pour les saints martyrs nous fait désirer de voir sur leur corps, dans le royaume des cieux, les cicatrices des blessures qu'ils ont reçues pour le nom de Jésus Christ, et j'espère que ce désir sera satisfait. Car ces blessures, loin d'être une difformité, seront un signe de gloire, et bien qu'empreintes sur leur corps, elles feront éclater la beauté, non point du corps, mais de leur courage et de leur vertu. Et quand même les martyrs auraient eu quelques-uns de leurs membres coupés ou retranchés, ils ne ressusciteront pas sans que ces membres leur soient rendus, car il leur a été dit : *Un cheveu de votre tête ne périra pas.* (Lc 21,18) Si donc il est juste que dans cette vie nouvelle, on voie les marques de ces glorieuses blessures dans leur chair douée de l'immortalité, les cicatrices de ces blessures apparaîtront sur les membres qui leur seront rendus, à l'endroit même où ils ont été frappés ou coupés pour être retranchés. Tous les défauts du corps disparaîtront alors, il est vrai, mais on ne peut considérer comme des défauts ou des taches les témoignages du courage des martyrs.» (de la cité de Dieu, 22,20)

Un autre aspect de cet évangile m'intrique toujours : La divinité du Christ fut confessée d'une manière indirecte et voilée, pour ainsi dire, par les disciples, mais cette fois-ci, Thomas le confesse clairement : «Mon Seigneur et mon Dieu.» J'avais reproché une fois aux soi-disant Témoins de Jéhovah leur incroyance de ce que le Christ est Dieu par nature et ils m'ont répondu que c'était Thomas qui l'avait dit «comme ça.» Nebucadnetsar, le roi de Babylone, fut puni,

«lorsque son coeur s'éleva et que son esprit s'endurcit jusqu'à l'arrogance, il fut précipité de son trône royal et dépouillé de sa gloire; il fut chassé du milieu des enfants des hommes, son coeur devint semblable à celui des bêtes, et sa demeure fut avec les ânes sauvages; on lui donna comme aux boeufs de l'herbe à manger, et son corps fut trempé de la rosée du ciel, jusqu'à ce qu'il reconnût que le Dieu suprême domine sur le règne des hommes et qu'il le donne à qui il lui plaît.» (Dan 5,20-21) L'archange Lucifer ne fut-il pas précipité du ciel pour son orgueil démesuré, se croyant égal à Dieu ? Le Christ, que Thomas appela «mon Seigneur et mon Dieu,» n'aurait-il pas été puni par Dieu, s'il n'avait été vraiment Dieu ? Où serait la justice divine ? Mais laissons les «pseudo-témoins,» – comme les grecs les appellent, avec leurs blasphèmes et leurs hérésies !

Thomas, donc, l'incrédule, en touchant les signes de la victoire sur la mort, devenait ainsi théologien et confessait clairement les deux natures du Christ, comme elles furent confessées par la suite par les pères et les conciles orthodoxes.

«Celui qui avait d'abord été un incrédule, après l'épreuve du toucher, se montre un parfait théologien, en proclamant en Jésus Christ deux natures et une seule personne, en disant : *Mon Seigneur*, il reconnaît la nature humaine, et en ajoutant : *Mon Dieu*, la nature divine, et ces deux natures dans un seul et même Dieu, et Seigneur.» (saint Théophylacte)

Un troisième aspect encore de l'évangile : «Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru !» Cela était valable pour les apôtres et l'est encore aussi pour nous. C'est par la foi que nous serons sauvés et non par les visions et autres événements surnaturels. Ceux-ci n'existent que pour soutenir notre faiblesse et pour notre consolation.

a. Cassien

Quoi de plus beau, dis-moi, qu'une âme dans la tribulation, et qui connaît que, pour son endurance, elle doit avoir en partage la joie totale ? Quoi de plus courageux qu'un coeur contrit et humilié qui, sans peine, met en déroute les phalanges démoniaques et leur fait une chasse sans merci ? Quoi de plus glorieux que la pauvreté spirituelle, qui procure le royaume des cieux, et que peut-il y avoir à sa hauteur, soit maintenant, soit dans le siècle à venir ? Quant à ne prendre aucun souci de soi-même en vue d'un objet terrestre et à garder toutes ses pensées au Christ, quelle mesure penses-tu que cela procure des biens éternels, quel degré de la condition angélique ? Quant à mépriser à la fois toutes les choses passagères et pour ainsi dire jusqu'aux besoins impérieux du corps, sans se laisser entraîner par eux dans aucune rivalité, pour conserver intacts la paix et la charité dans un équilibre imperturbable de l'âme, quelle sorte de récompenses, quelles couronnes et quels prix cela ne mérite-t-il pas ?

saint Syméon le Nouveau Théologien (catéchèse 2)

LE RENIEMENT DE PIERRE

La faiblesse et la fragilité humaine ont toujours existé dans l'Église et ce n'est que rarement que furent atteints l'idéal de l'orthodoxie et de l'orthopraxie. Cela n'a pourtant pas empêché l'Église d'avancer sur la route de l'éternité. Autres sont l'Orthodoxie et l'Église, – qui seules sont infaillibles –, et autres les hommes qui composent cette même Église.

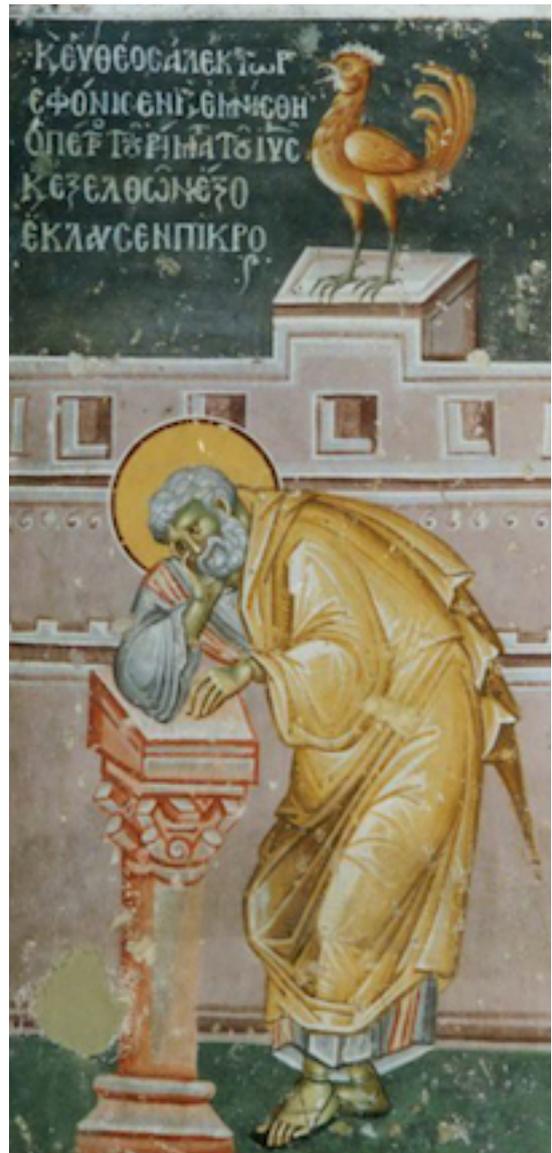
Les apôtres déjà se distinguèrent par la lâcheté, le manque de foi, le reniement etc. Au moment de la passion du Sauveur, – hormis Jean –, tous se sauvèrent et Pierre renia lâchement son Sauveur, devant une simple servante. Cependant, il le regretta immédiatement et «Et étant sorti, il pleura amèrement.» (Mt 26,75 et Lc 22,62) Il n'y a que les saintes femmes qui ne craignirent pas et ce furent Nicodème et Joseph d'Arimatee qui demandèrent à Pilate le corps de Jésus, en non les apôtres (cf Jn 19,38-40). Le «grand matin» de Pâques, ce furent les Myrophores qui allèrent en hâte au tombeau sans craindre les gardes pendant que les disciples se cachaient encore. Le soir seulement «de ce jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où se trouvaient les disciples étant fermées, à cause de la crainte qu'ils avaient des Juifs.» (Jn 20,19) Voilà leur intrépidité !

Ce ne sont donc pas toujours les hiérarques de l'Église qui tiennent bon et gardent l'Orthodoxie, mais parfois les simples fidèles. Il existe maints exemples dans l'histoire ecclésiastique. Par exemple à la fausse-union de Florence en Italie, où seul saint Marc d'Ephèse, quelques clercs et les fidèles gardèrent la foi droite, ou lors du schisme en 1924 en Grèce durant lequel aucun évêque ne resta fidèle à la Tradition, mais seulement le peuple fidèle et quelques représentants du clergé, pour ne citer que ces deux exemples.

Mais revenons à nos moutons ! Pierre se retrouva donc réuni avec les autres apôtres le soir de Pâques, ayant repris son bon sens. Enfin, sur les bords de la mer de Tibériade, le Christ demanda à Pierre une confession de foi en lui demandant par trois fois : «Pierre, fils de Jonas, m'aimes-tu ?» (Jn 21,15) La question lui fut posée trois fois, car Pierre avait renié son Maître par trois fois. Il n'avait pas apostasié le Christ du fond de lui-même, mais par la bouche, par crainte et lâcheté.

Plus tard, n'avait-t-il pas faibli encore quand il voulut quitter Rome et toute cette lourde charge qui pesait sur lui ? Sur le chemin du départ, il croisa le Seigneur qui venait en sens inverse. Pierre lui demandant où il allait, Jésus lui répondit simplement : «Je vais à Rome pour être recrucifié.» Cette remarque fit rentrer Pierre en lui-même et il reprit sa charge d'apôtre.

La conclusion, – ce que je veux dire avec tout cela : Ce n'est que la fidélité à la foi droite qui nous sauve, c'est pour le Christ que nous pratiquons et allons à l'église, et c'est Dieu qui jugera chacun, du premier au dernier, selon ses œuvres, quand la moisson sera prête.



a. Cassien

LES ACTES DE SAINT MAMAS

(Vers l'an de Jésus Christ 274)

Ces Actes très anciens ont été connus de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, qui font allusion, dans leurs discours pour la fête du saint martyr, à certaines particularités qu'ils renferment. ¹

fêté le 2 septembre

Saint Mamas, ou le Grand Martyr (car c'est par ce surnom qu'il est désigné chez les Syriens et chez les Grecs, peut-être à cause du contraste de la petitesse des membres d'un enfant avec la grande lutte qu'il eut à soutenir), saint Mamas était né en Paphlagonie, d'une famille illustre par son origine, mais plus encore par sa piété et par sa foi. Son père se nommait Théodote et sa mère Rufine; tous deux, de famille patricienne, joignaient à la noblesse d'un grand nom l'éclat d'une vie irréprochable et sainte. Enflammés de l'amour divin et ne pouvant cacher les ardeurs de leur zèle, ils pratiquaient courageusement en public toutes les oeuvres de la religion, et s'efforçaient en toutes manières, par leurs exhortations, d'arracher un grand nombre d'âmes au gouffre de l'impiété, pour les convertir à la foi du Christ. Ceci fut cause qu'ils furent accusés auprès d'Alexandre, qui gouvernait alors la ville de Gangres; car ce gouverneur avait reçu de l'empereur l'ordre d'employer tout son zèle à étendre et à faire respecter le culte des dieux; aussi tous les chrétiens qu'il trouvait, il les soumettait à de cruelles tortures, et ceux dont il ne pouvait ébranler la foi dans les supplices, il les faisait mourir de la mort la plus cruelle. Il fit donc venir Théodote devant son tribunal, et voulut le forcer à sacrifier aux idoles. Théodote ayant refusé, il allait employer contre lui la torture; mais il fut forcé d'y renoncer; car il ne lui était pas permis de soumettre aux tourments les patriciens sans un ordre de l'empereur. Théodote fut donc conduit par ses ordres à Césarée de Cappadoce, et remis aux mains de Faustus, gouverneur de cette province. Faustus, d'une impiété plus exaltée et d'une cruauté plus violente que n'était Alexandre, fit jeter Théodote en prison dès son arrivée.

Cependant l'épouse de Théodote, Rufine, quoiqu'elle fût enceinte, avait sans hésiter suivi son mari et s'était enfermée avec lui dans sa prison. Pendant qu'ils étaient ainsi réunis, Théodote, considérant la faiblesse de sa chair, et n'ignorant pas la cruauté du tyran, désira mourir près de son épouse, plutôt que de s'exposer, en affrontant de plus cruels tourments, à faire quelque chose de contraire à la Volonté de Dieu et d'indigne de sa noblesse. C'est pourquoi, élevant dans une prière fervente ses mains et son coeur au ciel, il dit : "Seigneur Dieu des armées, Père de ton Fils bien-aimé, je Te bénis et Te glorifie de m'avoir jugé digne d'être jeté en prison pour ton Nom. Cependant, Seigneur, je T'en conjure, Toi qui connais toutes choses et spécialement ma grande fragilité, reçois mon âme dans ce cachot, de peur que l'ennemi n'ait à se réjouir un jour d'avoir prévalu contre moi." Telle fut sa prière; et Dieu, qui a formé Lui-même le

Vers 755, un noble franc reçut un os du cou de saint Mammès et l'offrit à la cathédrale de Langres en France. La relique fut reçue avec un si grand honneur par les Langrois que la cathédrale de cette ville, dédiée auparavant à saint Jean l'Évangéliste, le fut dès lors à saint Mammès, qui fut aussi établi patron du diocèse de Langres, comme l'attestent des documents remontant à l'époque de Louis le Débonnaire (778 † 840).

L'essentiel des reliques de saint Mammès resta dans sa ville de Césarée jusqu'aux invasions arabes et il est probable qu'elles furent mis en lieu sûr à Constantinople vers le IXème siècle. La ville de Langres, obtint un os de jambe, puis, en 1075, Renaud, évêque de Langres, en pèlerinage aux lieux saints, rapporta de Constantinople un bras de saint Mammès. En 1190, le chef de saint Mammès fut placé par l'empereur Isaac II Ange (1156 † 1204) dans une église qu'il avait fait bâtir et qui fut placée sous le vocable du mégalomartyr. Lors du sac de Constantinople en 1204, Gualon de Dampierre, chanoine de Langres, alors présent dans la ville impériale, sauva de la destruction la relique du chef de saint Mammès et l'apporta à Langres en 1209 où elle se trouve toujours.

A la révolution dite française, le trésor de la cathédrale de Langres fut en grande partie dispersé dans la tourmente anti-chrétienne. Si l'ancien reliquaire du saint fut perdu, le chef de saint Mammès fut cependant conservé.

Il est probable que le double cerclage d'argent qui enserre le crâne est d'origine byzantine : il est décrit par les textes du XIIIème siècle et permit l'identification de la relique après le sac de Constantinople.

coeur de chaque homme et pénètre toutes nos pensées, reçut le sacrifice de sa bonne volonté et l'exauça sur-le-champ. Bientôt en effet cette âme sainte, par la miséricordieuse Providence du Seigneur, s'échappait de son corps qu'elle abandonnait dans la fange d'une affreuse prison, et s'envolait au ciel.

Rufine, épuisée par les angoisses, mit au monde avant terme un fils, l'enfant de ses douleurs. Ainsi s'ajoutaient à ses regrets sur la mort de son mari, toutes les inquiétudes d'une mère sur son nouveau-né. Les horreurs de la prison et la cruauté du gouverneur épouvantaient aussi son âme et la faisaient trembler pour sa persévérance. Cependant, supérieure à tant d'épreuves, elle recommande à Dieu son enfant, et rend au corps de son mari, autant qu'elle le peut, les derniers honneurs. Mais bientôt elle pleure de se voir seule, abandonnée dans un cachot et privée de son époux : "Ô Dieu, s'écrie-t-elle d'une voix étouffée par ses gémissements et par ses larmes, Toi qui de tes Mains as formé l'homme et tiré la femme de son côté, daigne, Seigneur, m'arracher à la corruption de ce siècle et me réunir pour toujours à mon époux." Ainsi pria Rufine; à peine avait-elle achevé sa prière, qu'elle rendait à Dieu son âme et allait jouir elle aussi du bonheur éternel.

L'enfant restait seul dans la prison, gisant entre le corps de son père et celui de sa mère. En ce même moment, Dieu envoya une vision à une noble dame de la cité, nommée Amya, qui joignait aux richesses de ce siècle tous les précieux trésors de la grâce. Elle vit devant elle un jeune adolescent qui lui dit : "Va trouver le gouverneur Faustus, et demande-lui les corps des saints que le sommeil de la mort a visités dans la prison; au milieu d'eux tu trouveras un petit enfant qui pleure; prends-le, et qu'il devienne ton fils; aie pour lui tous les soins d'une mère." Amya était veuve et n'avait pas d'enfants. Elle comprit aussitôt que cette vision venait de Dieu; elle alla trouver le gouverneur, et en obtint facilement ce qu'elle demandait; car la grâce divine avait préparé Faustus à tout accorder, en même temps qu'elle secondait Amya, pour lui faire accomplir, sans délai, l'ordre qu'elle venait de recevoir. Elle se rendit donc en toute hâte à la prison, et en enleva les corps des saints avec l'enfant. Les corps des saints, elle les ensevelit avec les plus grands honneurs dans son propre jardin; mais l'enfant, elle l'adopta pour son fils, le nourrit, l'éleva, l'entoura de plus de tendresse que si elle lui eût donné le jour. À mesure que l'enfant grandit, l'amour d'Amya sembla grandir encore; elle se flattait qu'il serait un jour pour elle la récompense de toutes ses peines et le soutien de sa vieillesse.

À l'âge de deux ans, il commença à parler, et le premier mot qui s'échappa de ses lèvres encore si tendres fut celui de *mamma*, qui signifie mère; il l'adressait à Amya, et celle-ci dès lors ne le nomma plus que *Mamas*; c'est le nom qui lui est resté et sous lequel tous le connaissent. Quand il eut accompli sa cinquième année, Amya le confia à des maîtres chargés de lui enseigner les lettres. Sa passion pour l'étude, sa mémoire prodigieuse, la pénétration de son esprit ne tardèrent pas à lui donner une grande supériorité sur tous ceux de son âge; aussi la lecture et les enseignements de ses maîtres l'occupaient tout entier. Sur ces entrefaites, Aurélien était parvenu à l'empire, et presque aussitôt il avait décrété que non seulement les hommes et les femmes, mais encore et tout spécialement les enfants seraient contraints de sacrifier aux démons; il avait pensé qu'à raison de la faiblesse de leur âge, il serait plus facile de leur faire renier le Christ et de les attirer à son impiété. En effet, les autres enfants cédèrent à la volonté de l'empereur; mais tous les condisciples de *Mamas*, formés par ses exemples et ses paroles, imitèrent sa sagesse et refusèrent même d'écouter le décret de l'empereur. C'est que chaque jour, en effet, avec une intelligence supérieure à son âge, l'enfant leur apprenait que Jésus Christ est le vrai Dieu, qui a tiré du néant tous les êtres et les gouverne par son Pouvoir souverain; qu'à la fin du monde Il rendra à chacun selon ses oeuvres, les châtiments ou les récompenses; et que par conséquent à Lui seul l'homme doit offrir une hostie raisonnable, dans un sacrifice à la fois intérieur et extérieur. Il leur montrait ensuite comment ceux que les impies vénèrent et qu'ils appellent des dieux, ne sont que de vains simulacres voués au ridicule et à la honte la plus abjecte.

À cette époque, *Mamas*, qui atteignait sa quinzième année, perdit Amya, que tous appelaient la bonne matrone. Elle le laissait, en mourant, héritier de tous ses biens. Mais un certain Démocrite, zélé ardent du culte des idoles, venait de remplacer le gouverneur Faustus, dont nous avons parlé plus haut, et avait fait son entrée à Césarée. Il ne tarda pas à apprendre que le bienheureux *Mamas* non seulement n'honorait pas les dieux, mais qu'il détournait de leur culte ses condisciples et tous ceux de son âge. Cette nouvelle le remplit de colère contre l'enfant; et il ordonna qu'on le présentât à son tribunal. D'abord il lui demande s'il est chrétien; ensuite si c'est bien lui qui refuse de sacrifier aux dieux, et qui de plus empêche

ses compagnons d'obéir à l'empereur. Mamas, sans se laisser effrayer, répond avec un courage et une prudence au-dessus de son âge : "Gouverneur, je connais les pièges que tu me tends pour me séduire, au milieu des épaisses ténèbres dont tu t'enveloppes, et qui ne te laissent plus voir la lumière de la vérité; car tu as abandonné le Dieu vivant et véritable, et tu sacrifies à des idoles sourdes et inanimées. Dieu me garde de me laisser tromper par tes fourberies, d'abandonner d'un pas le Christ mon Seigneur, ou de cesser jamais, par la crainte de tes menaces, de convertir à sa loi tous ceux que je pourrai."

Démocrite fut effrayé de tant de courage dans un enfant, et désespérant de lui faire abandonner la vraie foi par ses caresses, il eut recours aux menaces. Il le fit donc conduire au temple de Sérapis, et ordonna qu'on le forçât de sacrifier à l'idole. Mamas alors, avec la noble fermeté d'un homme que les menaces n'effraient pas : "Il ne t'est pas permis, lui dit-il, de me soumettre à la torture, ni même de me faire des menaces; la femme illustre qui m'a élevé et qui m'a servi de mère, et dont tous connaissent le rang et la noble origine, me met à l'abri de tes coups." Et il lui nommait Amya. À ce nom, Démocrite interrogea les spectateurs et sur cette femme et sur le jeune Mamas, pour savoir si la réponse était vraie; après quoi, il le fit charger de chaînes et l'envoya à Aurélien, qui était alors à Égée; en même temps il fit remettre à l'empereur des lettres qui l'instruisaient de tout. Aurélien eut à peine lu ces lettres, qu'il se fit présenter l'enfant. Il chercha d'abord de mille manières à le gagner, tantôt en lui faisant de magnifiques promesses et lui offrant les plus grands honneurs, tantôt en le menaçant d'une sanglante flagellation, et en étalant sous ses yeux tous les instruments de la torture. "Cher Mamas, lui disait-il, si tu veux sacrifier au grand Sérapis, tu seras avec nous le premier dans notre palais; tu jouiras de toutes les délices de l'empire; tu seras comblé de gloire, et tous les gens de bien t'admireront et loueront ta sagesse; tandis que les méchants porteront envie à tes honneurs. Mais si au contraire tu ne veux pas écouter les conseils de ma tendresse, je te condamnerai aux plus affreux supplices; les hommes avec des ongles de fer, les bêtes avec leurs dents, te déchireront; tu seras la proie des flammes."

L'enfant ne se laissa point séduire par les caresses, ni vaincre par la frayeur; sa foi même sembla devenir plus ardente, et il répondit avec un grand courage : "Jamais, empereur, je ne m'abaisserai à cette folie, d'adorer avec vous et de regarder comme dignes de nos respects des images sourdes et muettes, et privées de sentiment. Ah ! Il faudrait bien plutôt condamner cette faiblesse étrange, cet égarement grossier d'une intelligence qui souffre qu'à de telles vanités on rende encore un culte et des honneurs. Cesse donc et tes brillantes promesses et tes menaces terribles. Si je me laisse gagner par les biens que tu promets, je sacrifie des joies éternelles; mais si tu accomplis contre moi la menace que tu me fais de tant de supplices, tu m'assures un poids immense de gloire. En un mot, la mort pour le Christ m'est plus précieuse que la jouissance de tous les honneurs et de toutes les richesses du monde." En entendant cette réponse, Aurélien, furieux contre l'enfant, ordonna qu'on broya son corps sous les coups. Les chairs du jeune martyr volaient en lambeaux; pour lui, qui, dans cette première fleur de la vie, montrait la sagesse et la fermeté d'un vieillard, il semblait reposer comme dans un doux sommeil; il restait immobile, et sur son visage se peignait la joie dont son cœur était rempli.

Mais l'empereur, en homme habile et fécond en tromperies, feignit d'avoir pitié de l'enfant et de vouloir l'arracher aux supplices plus cruels qu'on lui préparait, essayant ce prétexte de le faire sacrifier aux dieux : "Je ne te demande qu'une parole, lui disait-il; dis que tu consens à sacrifier, et tu es délivré de toutes ces tortures. – «Moi ! répondit Mamas, non; quand même tu me préparerais, ô empereur, des supplices et plus nombreux et plus terribles que ceux que tu étales en ce moment à mes yeux, jamais ni mon cœur, ni mes lèvres ne renieront le Christ, le seul vrai Roi. Mais je te dois une grande reconnaissance, parce que c'est toi qui approches de mon front la couronne pour laquelle je combats. Puissent donc les mains des bourreaux, qui doivent être pour moi l'instrument d'un si grand bonheur, ne point se lasser; au contraire, reprendre de plus en plus des forces nouvelles !" Quand Aurélien vit que l'enfant semblait supérieur aux coups dont il le faisait frapper, il ordonna qu'on appliquât sur ses membres déchirés des torches ardentes, afin que le feu, pénétrant peu à peu les chairs, lui fit sentir plus longtemps ses douleurs aiguës. Aussitôt, en effet, des torches furent approchées du corps du martyr; mais la flamme, respectant l'athlète du Christ, se rejeta avec violence sur les soldats.

Ainsi la flamme extérieurement semblait caresser les membres du martyr sans lui faire aucun mal, tandis qu'intérieurement elle dévorait l'âme du tyran par le plus cruel supplice; car plus elle s'éloignait du saint enfant, plus le persécuteur se consumait dans sa rage insensée.

Alors il le fit frapper à coups de pierres; mais pour Mamas, dans les transports de son espérance des biens futurs, ces pierres étaient comme une pluie de roses. Enfin, le tyran comprit que tous ses tourments seraient inutiles contre le courage du jeune athlète; il ordonna donc qu'on lui attachât au cou une masse de plomb, et qu'on le précipitât au fond de la mer. Alors, ô Mamas, Dieu encore ne t'oublia point; Il avait ordonné à ses anges de veiller sur toi. Aussitôt, en effet, un ange du Seigneur apparaissant sous une forme humaine, jeta parmi les soldats une telle frayeur, que tous prirent la fuite; puis il délivra Mamas et lui commanda de se retirer sur une montagne voisine de Césarée, et d'y fixer sa demeure.

Arrivé sur cette montagne, il y resta quarante jours sans prendre de nourriture. Au bout de ce temps, il entendit une voix qui lui dit : "Mamas, descends dans la plaine." Et il descendit aussitôt dans la plaine; il y trouva une verge, et à côté de la verge le livre des évangiles. Après avoir lu dans le livre sacré, il dit : "Seigneur, à qui m'ordonnes-Tu d'annoncer ton évangile ?" Une voix lui répondit : "Construis-toi une demeure sur la montagne, et Je te ferai connaître ceux que tu dois évangéliser." Mamas se fit donc de ses propres mains un oratoire, puis il chercha à vivre de son travail. C'est alors que Dieu lui communiqua sa Toute-Puissance sur les animaux sauvages; ils lui donnaient leur lait; et le saint en faisait des fromages; et, parce qu'il n'ignorait pas qu'il est plus heureux de donner que de recevoir, il n'en gardait qu'un petit nombre pour son usage; les autres, il les portait à la ville de Césarée, et les distribuait aux pauvres.

Sur ces entrefaites, le gouvernement de Cappadoce fut donné à un certain Alexandre, différent de celui dont nous avons parlé plus haut. C'était un homme de nature féroce, qui aurait rougi de se voir moins cruel qu'aucun autre, et qui en impiété avait l'ambition de surpasser tous les tyrans. Aussi ne put-il tolérer la sagesse et la piété de Mamas, dont la renommée célébrait les vertus; après avoir pris avec soin tous les renseignements, il ordonna à des soldats de le chercher et de le lui amener. Le saint, à qui cet ordre fut révélé, vint lui-même au-devant d'eux; les soldats, qui ne le connaissaient pas, lui demandèrent où demeurait Mamas. Mamas leur répondit : "Reposez-vous un peu d'abord; descendez de cheval, et acceptez un léger repas; quant à ce Mamas que vous cherchez, je vous promets de vous le faire trouver." Les soldats ne refusèrent point l'offre, et le saint s'empessa de tout préparer; puis il leur versa de l'eau sur les mains, et servit largement à ses nouveaux convives le pain et le fromage. Cette délicieuse collation allait finir, quand les bêtes sauvages de la montagne vinrent à l'heure accoutumée se ranger autour de Mamas. Elles se présentaient à lui pour qu'il tirât leur lait, et elles y mettaient tant de douceur et d'aisance à la fois, qu'on eût dit qu'il les avait élevées lui-même et formées depuis longtemps à cet exercice. Les soldats, saisis de crainte et de stupeur à ce spectacle, se levèrent précipitamment, et coururent auprès du saint pour chercher un asile. Il calma doucement leur frayeur et les exhorta à reprendre courage.

Ensuite, pour les délivrer des soins qu'ils se donnaient à le chercher : "C'est moi, leur dit-il, qui suis ce Mamas que vous avez ordre de trouver; cessez donc de vous inquiéter. Retournez devant moi à la ville, je vous y suivrai sans délai. Les soldats crurent à sa parole, et sans soupçonner un moment sa sincérité, ils reprirent la route par laquelle ils étaient venus. Pour le saint martyr, il appela d'un signe un des lions qui vivaient avec lui sur la montagne, et lui dit : "Viens avec moi; et quand j'entrerai dans la lice, tous les enfants des Juifs et des gentils dont la langue sacrilège blasphémera le Nom du Fils unique de Dieu, jette-toi sur eux d'un bond rapide et déchire-les." Après cet ordre donné à la bête sauvage, il descendit de la montagne, et atteignit aux portes de la ville les soldats qui l'attendaient. Il se présenta avec eux devant Alexandre.

Celui-ci, en le voyant, lui dit : "N'est-ce pas toi ce Mamas que la voix publique accuse de magie ?" Mamas lui répondit d'un ton modeste et grave : "Oui, je suis Mamas, et je sers le Christ; mais mon Maître, qui donne le salut à ceux qui espèrent en Lui et font sa Volonté, condamne à un feu inextinguible les magiciens et les enchanteurs sacrilèges et idolâtres. Pourquoi m'appelles-tu devant ton tribunal ?" – «Parce que, reprit le gouverneur, je ne veux pas me rendre complice de ces maléfices avec lesquels tu triomphes de la cruauté des bêtes les plus sauvages, au point de vivre avec elles comme on vit en société avec les hommes, et de les faire obéir à tes volontés mieux que ne ferait un homme doué de raison." Le martyr répondit : "Quiconque sert mon Dieu, non seulement ne vit point avec les idolâtres et les enchanteurs; il ne voudrait même pas communiquer un moment avec eux sous le même toit. Et voilà pourquoi j'ai choisi de vivre avec les bêtes sauvages plutôt qu'avec vous. Quant aux maléfices et aux enchantements dont tu me soupçonnes d'user pour les rendre docile; à me servir, je ne sais pas même ce que signifient ces mots, et je n'ai jamais rien appris de semblable; mais, quoique ces

bêtes soient privées de raison, cependant elles savent respecter mon Dieu et rendre honneur à ceux qui Le servent; vous, au contraire, vous êtes en tout plus déraisonnables qu'elles; puisque, malgré l'exemple qu'elles vous donnent d'honorer le commun Seigneur de toutes choses, vous ne savez pas reconnaître votre Créateur."

Le gouverneur, incapable de répondre à ces justes reproches, eut recours aux injures et aux menaces. "Quelle est donc, lui dit-il, cette folie et cette audace qui t'entraîne jusqu'à oser violer les ordres de l'empereur et à nous prodiguer à nous-mêmes l'insulte ? Mais les tourments t'apprendront ce que tu as à faire." Et aussitôt il le fit suspendre et déchirer par lambeaux. Pendant cet atroce supplice, le courage du martyr ne faiblit pas un moment; il ne laissa pas échapper un signe de faiblesse, pas une parole indigne de son caractère. Le coeur toujours ferme, il souriait en regardant les bourreaux, comme s'il n'eût ressenti aucune douleur; c'est que, tout entier au désir du ciel, il contemplait avec bonheur le paradis qui allait s'ouvrir pour lui. Cependant le gouverneur faisait redoubler les tortures; tout à coup une voix divine descendit du ciel et vint fortifier le saint martyr qui, désormais rendu insensible à l'excès des souffrances dont on l'accablait, resta vainqueur de tous les supplices. Beaucoup de chrétiens entendirent cette voix, et en furent affermis dans la foi du Christ. Quand Alexandre vit que le noble enfant ne comptait pour rien les cruels ongles de fer qui le déchiraient, il entra en fureur, le fit descendre du cheval, et ordonna qu'on le jetât dans une fournaise ardente.

Mais en ce moment, d'autres soins l'appelant tout à coup ailleurs, il jugea plus utile à ses projets impies de retenir pour un temps en prison le martyr du Christ. Il espérait qu'un peu de repos rappellerait Mamas à lui-même et qu'il deviendrait plus sage; les souffrances qu'il avait déjà endurées, les flammes de la fournaise dont on l'avait menacé, le rendraient plus facile dans un second interrogatoire, et rabattraient beaucoup son inflexible obstination. On enferma donc le généreux enfant dans une prison, où déjà quarante chrétiens étaient enchaînés. Là, au milieu d'eux, il se mit à prier; à sa prière, leurs chaînes se rompirent, les portes de la prison s'ouvrirent d'elles-mêmes, et il leur ordonna de sortir. Quant à lui, fortifié pour de nouveaux combats par la présence d'un ange, il resta seul. À cette nouvelle, le gouverneur, abandonnant tout autre soin, ordonna d'allumer un grand feu, puis ayant fait amener le martyr devant son tribunal, il lui dit : "À cause des grandes et nombreuses affaires qui m'accablent, j'ai dû te donner un peu de repos; tu as eu le temps de songer à toi et à tes intérêts; vois donc la hauteur de ces flammes qui s'échappent de la fournaise, et prends ton parti. C'est la dernière fois que je te parle; crains qu'une aveugle obstination ne te condamne à des soupirs et à des regrets trop tardifs."

Le martyr répondit avec fermeté : "Depuis longtemps, gouverneur, je t'ai fait connaître ma volonté. Qui peut t'arrêter encore ? Mets fin à ton oeuvre, et ne prolonge pas d'inutiles menaces." À ces mots, on jette Mamas dans la fournaise mais Dieu qui, autrefois à Babylone, fit pleuvoir une rosée céleste sur les trois enfants et ne permit point à la flamme de les toucher, assista de même cet autre enfant, qui lui aussi était au Seigneur. On vit en effet le martyr du Christ, couvert d'une rosée céleste, se promener au milieu du feu comme dans un jardin émaillé de fleurs, et ne pas sentir même les plus légères atteintes de la flamme. Il y resta trois jours entiers, ne cessant de chanter à Dieu des hymnes et des cantiques d'actions de grâces. Au bout des trois jours, la flamme s'était éteinte faute d'aliment, et le tyran, qui ne savait pas même pardonner à la mort, donna l'ordre d'arracher des cendres de la fournaise les os du martyr et de les lui apporter. Les bourreaux, en s'approchant, entendirent le saint célébrer à haute voix les Merveilles de Dieu; frappés d'étonnement et de crainte, ils se hâtèrent d'aller redire à leur maître ce qu'ils avaient vu et entendu. Celui-ci, à cette nouvelle, s'écria : "Par le grand Sérapis et tous les autres dieux, l'enchantement est manifeste !" Tant la juste vengeance de Dieu avait aveuglé son coeur. En pleine lumière, comme s'il avait été au milieu de ténèbres palpables, il ne pouvait ni voir, ni sentir ce qui pour les autres était plus clair que le jour. Tous ceux en effet qui en furent témoins, même ceux qui semblaient le moins capables d'une aspiration vers la vérité, en voyant que l'athlète du Christ n'avait pas sur lui la moindre trace de la flamme, glorifièrent Jésus Christ, comme le seul Auteur de ce miracle.

Cependant Alexandre se fit présenter une seconde fois Mamas et redoubla contre lui les outrages et les blasphèmes, répétant à grands cris, dans son aveugle fureur, les noms de magicien, d'enchanteur et de démoniaque. Mamas ne répondait pas. Le gouverneur le fit conduire au lieu où le peuple avait coutume de se réunir pour les combats des bêtes sauvages; et le martyr, au comble de la joie, suivit en souriant. On lâcha d'abord contre lui un léopard et un ours, qui déjà avaient fait de nombreuses victimes. L'ours inclina la tête avec les signes du respect, et se roulant aux pieds du saint, paraissait baiser avec vénération les traces de ses pas;

quant au léopard, dépouillant sa nature sauvage, il se dressa d'un air caressant sur le saint martyr et essuya doucement la sueur qui couvrait tout son corps. On eut dit qu'il était sensible aux injures faites à Mamas, et qu'il voulait à sa manière le consoler. Ainsi se montraient douces et prévenantes pour notre glorieux athlète les bêtes sauvages que l'impie avait déchaînées pour le dévorer. Bien différent fut le lion de la montagne, à qui le saint avait donné ses ordres et qu'il avait armé contre les impies. Tout à coup il arrive grinçant des dents et frémissant de rage; il se jette sur la foule des spectateurs; de sa dent meurtrière, de ses ongles cruels, il déchire les uns, tue les autres, et disperse tout ce qui reste; la frayeur était au comble. Après cette scène, un grand nombre d'infidèles glorifièrent le Dieu de Mamas, dont ils sentaient la Puissance se déployer envers son serviteur.



Un coeur de pierre se serait attendri; celui du tyran ne fit que s'endurcir; il devenait de plus en plus cruel. Désespéré de ne pouvoir triompher par aucun genre de supplice du courage de Mamas, il appelle un de ses bourreaux, le plus robuste et aussi le plus cruel dans son impiété; et lui ordonne de lancer à deux mains contre le martyr un trident de fer, dont par hasard il était armé. La blessure fut profonde, et le sang s'échappait à gros bouillons. À cette vue, une femme chrétienne, animée d'un saint respect, s'approcha, et reçut dans un vase quelques gouttes de ce sang qu'elle conserva avec honneur. Cependant les entrailles du martyr tombaient de son corps entrouvert. Il les retient de ses propres mains, et joyeux d'apercevoir enfin le terme qu'il poursuit depuis si longtemps, il traverse le théâtre et sort de la ville; c'était le sacrifice de

lui-même qu'il portait ainsi et allait offrir hors du camp, à l'exemple de Jésus Christ, son Maître. Arrivé à la distance de deux stades, il entra dans une grotte, et voilà que tout à coup lui est montrée la couronne que le ciel lui prépare; en même temps une voix descend du ciel et lui crie : "Monte, athlète du Christ, monte au ciel; parce que tu as noblement combattu, le Seigneur t'attend pour te couronner." Aussitôt cette âme sainte, détachée des liens du corps, est emportée au milieu des chœurs des anges, dans les tabernacles éternels, pour y louer à jamais, au sein d'ineffables délices, le Christ qu'elle a généreusement servi. C'était le quatre des nones de septembre. Puissions-nous monter un jour avec Mamas, par la grâce toute-puissante de notre Rédempteur, à qui est la gloire, l'honneur et le règne, en union avec le Père et l'Esprit saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Amen.

